

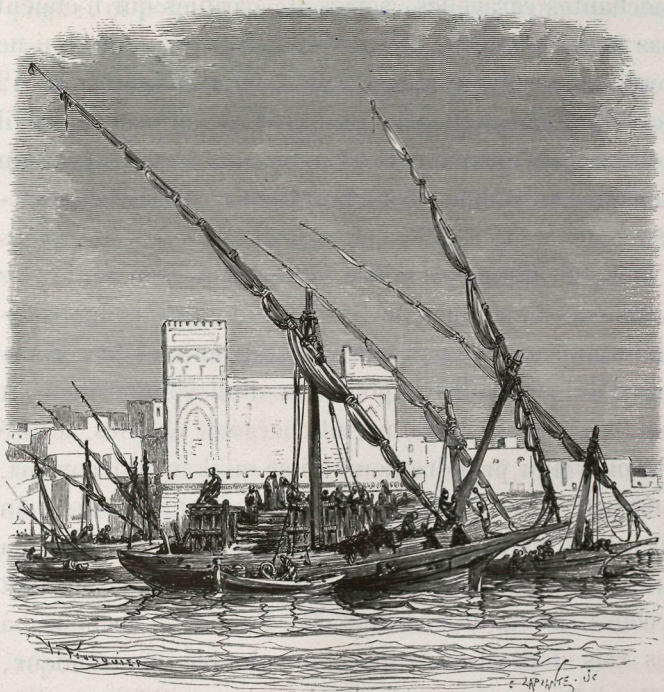
Vue de Cadix.



Av. de Casta

dalleo, Geom  
 de vires, cont. 07  
 me ruppelle, m  
 grac, et m  
 ou ruc  
 ou ruc  
 xue m  
 Cad  
 Alre  
 de m  
 lupo

Sur les remparts, peu élevés, on a planté une belle promenade qui entoure la ville et domine la mer : des massifs de fleurs y embaument l'air ; de beaux palmiers se mêlent à toutes sortes d'arbres exotiques. La vue



embrasse de là l'immensité de l'Océan, la courbure gracieuse de la rade, et au delà de Santa-Maria suit, dans la brume de l'horizon, la ligne onduleuse de la côte de Rota, qui remonte vers le nord. Sur cette côte, un peu au-dessus de l'embouchure du Guadalquivir, se

trouve un petit port appelé Palos-de-Moguer : c'est de là que, le 3 août 1493, Colomb partit pour découvrir un monde. On lui avait donné, pour cette entreprise dont l'audace efface tout ce que les hommes avaient vu, pour franchir ces abîmes inexplorés de l'Atlantique, trois méchantes caravelles, sortes de barques qui n'étaient pas même pontées, et dont un marin d'aujourd'hui ne voudrait pas pour aller de Bordeaux à Nantes. Le 12 octobre il touchait à la première des Lucayes, qu'il nomma San-Salvador. Sept mois plus tard, revenu en Espagne au milieu de l'admiration et de la reconnaissance des peuples, il allait à Burgos mettre aux pieds d'Isabelle, qui la première avait deviné son génie, les premières dépouilles de l'Amérique : une troupe d'Indiens couronnés de plumes, un diadème et des bracelets d'or ; enfin des lingots d'or d'un volume inouï. A son troisième voyage il revint chargé de chaînes, accusé d'avoir voulu prendre pour lui ce qu'il avait découvert. Au quatrième, le pauvre grand homme se vit refuser un abri dans les ports de la nouvelle Espagne : il échoua sur la côte de la Jamaïque, et y resta dénué de tout secours. De là il écrivit à Ferdinand et Isabelle, à ces rois dont il avait porté au double la grandeur, cette lettre empreinte de la plus pathétique éloquence :

« Que m'ont servi vingt années de travaux, tant de  
« fatigues, tant de périls ? Je n'ai pas aujourd'hui une  
« maison en Castille ; et si je veux dîner, souper ou  
« dormir, je n'ai pour refuge que l'hôtellerie ; encore le  
« plus souvent l'argent me manque-t-il... A moins

« d'avoir la patience de Job, n'y avait-il pas de quoi  
« mourir désespéré, en voyant que, dans l'extrême  
« péril où j'étais, moi et mon jeune fils, et mon frère  
« et mes amis, on me fermait cette terre et ces ports  
« que j'avais, par la volonté divine, gagnés à l'Es-  
« pagne, et pour la découverte desquels j'avais sué du  
« sang...?

« Mon frère et le reste des nôtres étaient sur un na-  
« vire, et moi sur la côte, seul, consumé d'une fièvre  
« ardente. Je gagnai avec effort le point le plus élevé,  
« appelant d'une voix lamentable, en pleurant, les  
« capitaines de Vos Altesses et les quatre vents du ciel  
« à mon secours; mais ils ne me répondirent rien.  
« Épuisé de fatigue, je m'endormis, et j'entendis une  
« voix compatissante qui disait : O insensé, lent à  
« croire et à servir ton Dieu! que fit-il de plus pour  
« Moïse et pour David son serviteur? Il a fait retentir  
« ton nom dans toute la terre. Les Indes, cette partie  
« du monde si riche, il te les a données pour en faire  
« part à qui te plaisait. Les barrières de l'Océan,  
« jusque-là fermées de chaînes si fortes, il t'en a  
« donné les clefs... Tu réclames un secours incertain,  
« réponds : Qui t'a tant et si souvent affligé? est-ce  
« Dieu, ou le monde? Dieu maintient toujours les fa-  
« veurs qu'il a accordées, et ne viole jamais les pro-  
« messes qu'il a faites; le service une fois rendu, il ne  
« dit point qu'on a méconnu ses intentions; il ne fait  
« point souffrir le martyr pour le plaisir des bour-  
« reaux...

« J'étais comme à demi mort en entendant tout cela;

« mais je ne pus trouver de réponse à des paroles si  
« vraies; je ne pus que pleurer mes erreurs. Et Celui  
« qui me parlait ajouta : Ne crains pas, prends con-  
« fiance; toutes les tribulations sont écrites sur la  
« pierre et sur le marbre...

« Que Vos Majestés m'accordent quelque pitié, et  
« m'envoient un vaisseau avec quelques provisions,  
« pour porter en Espagne moi et mes pauvres gens!  
« Que le ciel, que la terre pleurent pour moi! Qu'il  
« pleure pour moi, quiconque a de la charité, qui-  
« conque aime la justice et la vérité. Je suis resté ici,  
« dans ces îles des Indes, isolé, malade, en grande  
« peine, attendant chaque jour la mort, environné  
« d'innombrables sauvages, si loin des sacrements de  
« notre sainte mère l'Église! Je n'ai pas un maravédís  
« pour faire une offrande pieuse. Je supplie Vos Ma-  
« jestés que, si Dieu me permet de sortir d'ici, elles  
« m'accordent d'aller à Rome en pèlerinage. Que la  
« sainte Trinité leur conserve la vie et la puissance!  
« — Donné aux Indes, dans l'île de la Jamaïque, le  
« 7 juillet de l'an 1503. »

Trois ans plus tard, Colomb, délaissé, accablé par la fatigue et la goutte, mourait à Valladolid. Il voulut que son corps reposât sur la terre nouvelle qu'il avait découverte, et ordonna que son cercueil, dans lequel seraient mis les fers dont on l'avait chargé, serait porté à Saint-Domingue. L'Espagne n'a pas élevé à ce grand homme même une statue. Le seul monument qui porte son nom est une humble dalle qui recouvre, dans la

cathédrale de Séville, les os de son fils, et sur laquelle se lit cette simple et belle inscription :

Á Castilla y á Leon  
Nuovo mundo dió Colon.



Le 5 avril, à huit heures du matin, nous partions pour Gibraltar. Du pont du bateau nous disons encore un dernier adieu à Cadix, à ses blanches tourelles; nous jetons un dernier regard sur les eaux bleues de sa baie, sur ses rives si mollement arrondies et d'un aspect si riant. Le bateau s'ébranle sous les secousses de l'hélice; nous contournons le phare, et bientôt la belle Cadix disparaît à nos yeux. La traversée se fait en six à sept heures. Vers midi, nous doublons le cap de Trafalgar, de funèbre mémoire. Bientôt la côte d'Afrique se dresse

devant nous ; nous entrons dans le détroit : Tanger est à notre droite, au fond d'une baie profonde ; mais nous l'apercevons à peine. On fait escale à Tarifa. C'est la pointe la plus avancée que le continent européen projette vers le sud : nous sommes ici à la latitude d'Alger, de Malte, d'Alep.

De la mer, Tarifa semble un amas de ruines : quelques centaines de maisons basses, serrées sur un rocher étroit et nu ; une vieille citadelle démantelée, une église gothique, et tout alentour une enceinte de tours arabes reliées par des courtines. Seulement tout cela est d'une couleur admirable ; la pierre semble comme roussie et calcinée : sur ces murailles à demi rongées par le temps et le vent de la mer, le soleil d'Afrique a jeté un splendide vêtement aux reflets fauves et dorés comme une peau de lion.

Cette bicoque, qui n'est plus célèbre que par ses oranges, les meilleures de l'Andalousie, a joué un rôle dans l'histoire. C'est là que les Arabes mirent pour la première fois le pied sur le sol espagnol, et la ville dès lors garda le nom du chef qui les conduisait, Tarif ou Tarick. Ils en firent une place forte ; et jusqu'à la bataille de Rio-Salado (1340), qui mit fin aux invasions successives des Maures, Tarifa fut, avec Algésiras, le point ordinaire de communication entre l'Espagne musulmane et l'Afrique.

Non-seulement tout est encore mauresque dans la physionomie extérieure de la ville, mais l'influence arabe a laissé son empreinte jusque dans certains usages locaux. Chose singulière, aujourd'hui encore les femmes



de Tarifa se cachent le visage comme les femmes musulmanes. Leur costume se compose de deux jupes noires, dont l'une est tombante, et dont l'autre se relève par-dessus la tête et se ramène sur la figure, de manière à ne laisser qu'un œil à découvert.

Plus d'un fait de ce genre, attesté par l'histoire, prouve qu'il s'était fait un certain rapprochement, un certain mélange des idées et des mœurs, avant que le fanatisme religieux fût venu réveiller les antipathies primitives et rallumer les haines entre chrétiens et Maures. Au xvi<sup>e</sup> siècle, l'étiquette à la cour d'Espagne interdisait aux reines et princesses de se montrer sans voile. Dona Juana, sœur de Philippe II, et régente du royaume pendant que son frère était en Angleterre, ne se montrait jamais à visage découvert. Les ambassadeurs étrangers s'en étant plaints, par ce motif qu'ils ne pouvaient savoir à qui ils avaient affaire; la princesse, au commencement de l'audience, soulevait son voile pour se faire reconnaître, et le rabattait ensuite sur son visage. Philippe II, comme témoignage de son affection et de sa confiance, accorda à Élisabeth de France, sa troisième femme, le droit de paraître sans voile, contrairement à l'étiquette. En revanche, on sait que les Maures de Grenade, au dernier siècle de leur domination, s'étaient, au contraire, fort départis de la rigueur de cet usage, que leur empruntaient les chrétiens : les belles Mauresques se laissaient voir même aux chevaliers espagnols, et assistaient sans voile, ou peu voilées, aux joutes et aux jeux de bague.

Reprise dès le xiii<sup>e</sup> siècle par les chrétiens, la citadelle

de Tarifa eut à subir de longs et terribles sièges. La tradition raconte un trait d'héroïsme antique dont on prétend qu'elle fut le théâtre. Le roi don Sanche avait confié à un brave capitaine, nommé Gusman le Bon, la défense de cette place. Le fils de Gusman tombe aux mains des assiégeants, qui, pour vaincre la résistance obstinée du père, amènent l'enfant au pied des remparts, et menacent de le mettre à mort sous ses yeux, si la citadelle ne leur est livrée. Pour toute réponse, Gusman prend son poignard à sa ceinture, et le jette aux ennemis.

Le détroit, ici, n'a pas plus de trois à quatre lieues de largeur : on dirait d'un fleuve magnifique coulant entre deux chaînes de montagnes. Sur la rive espagnole et sur les points culminants, on voit de distance en distance se dresser de vieilles tours, la plupart abandonnées et en ruines; on les appelle *atalayas*, d'un mot arabe qui veut dire vedette. Ce sont les Maures, en effet, qui d'abord les ont élevées. Du haut de ces observatoires on surveillait les approches de l'ennemi, et on les signalait en y allumant de grands feux. Plus tard, les Espagnols en élevèrent aussi, à l'instar de leurs adversaires; et l'on en trouve en grand nombre sur toutes les côtes, et même à l'intérieur du pays.

Au bout d'une heure de marche, le détroit s'élargit tout à coup, et au tournant d'un petit cap nous voyons se dresser devant nous, sombre et menaçant, le rocher de Gibraltar, pareil à un sphinx colossal accroupi au bord de la mer, et gardant le passage. La baie d'Algésiras s'ouvre à gauche, comme un lac tranquille aux

eaux claires et transparentes. Au-dessus des collines vertes qui l'encadrent, le regard se repose sur un horizon vapoureux de montagnes roses et violettes, dont les sommets sont encore couronnés de neige. Rien de plus doux, de plus gracieux, de plus harmonieux que ce paysage, si on regarde le fond de la baie; rien de plus menaçant et de plus sévère, si on se tourne vers Gibraltar, que ce roc formidable où flotte le drapeau anglais, et dont les flancs, troués de noires embrasures, semblent prêts à vomir des bombes. C'est le contraste de la nature méridionale voluptueuse et souriante, avec le génie dur et violent de la politique et de la guerre.







## CHAPITRE VII

GIBRALTAR — MALAGA — DE MALAGA A GRENADE



U mois d'août 1704, les escadres de l'Angleterre et de la Hollande, liguées pour soutenir les prétentions au trône d'Espagne de l'archiduc Charles, contre le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, assiégeaient Gibraltar. Sir Georges Rook, qui les commandait, avait déjà lancé vainement quinze mille bombes contre la redoutable forteresse, lorsque

quelques matelots ivres se jettent dans une chaloupe, escaladent le môle avec une témérité folle, s'y retranchent, et d'un vieux gilet rouge élevé au bout d'une perche, se font un drapeau pour avertir leurs compatriotes et les appeler à leur secours. C'est ainsi que l'Angleterre entra à Gibraltar, au nom et comme alliée d'un prétendant. Mais, à Utrecht, elle eut soin de faire légitimer sa conquête; et, si Charles d'Autriche ne fut pas roi à Madrid, elle eut du moins cette consolation de rester maîtresse de la plus forte citadelle de l'Espagne et de la clef de la Méditerranée. Cette position n'a pas eu seulement pour elle une grande importance politique et militaire; elle a servi efficacement ses intérêts mercantiles : Gibraltar a été de tout temps le foyer le plus actif de la contrebande anglaise, et comme l'entrepôt public de ces marchandises qu'elle introduisait ensuite par tous les points de la côte, et dont elle a inondé la Péninsule.

Ni de loin ni de près, la ville de Gibraltar n'est séduisante aux yeux. Le port est franc; mais on n'entre qu'avec un permis de police. Quand on a franchi la double enceinte, fossés, pont-levis et poternes, on se trouve sur une place entourée de casernes : casernes à droite, casernes à gauche, hautes de quatre, cinq, six étages. On ne voit que des soldats; la moitié de la population, je pense, est militaire : l'Angleterre a toujours ici cinq à six mille hommes, sans compter les fonctionnaires sédentaires. La ville est sans caractère; ce n'est ni une ville anglaise, ni une ville espagnole : c'est tout simplement un camp et un marché. On y parle toutes

les langues; on y voit les costumes de l'Europe et de l'Afrique. Le fond espagnol de la population est étrangement mêlé. Les Juifs, attirés par la tolérance anglaise, y sont nombreux : ils y ont une synagogue. On en voit de vieux qui portent, comme en Orient, la robe noire et le bonnet pointu. On voit aussi des Algériens, des marchands du Maroc, nu-jambes, en pantoufles, enveloppés de leurs grands burnous blancs, coiffés du turban ou du tarbouche.

Nous sommes logés à Club-House, sur la principale place. On s'aperçoit tout de suite qu'on n'est plus en Espagne. Le pittoresque est absent : point de patio à colonnettes élégantes, point de fontaine de marbre avec des orangers et des fleurs alentour. Mais, en revanche, la propreté et le confort anglais, des installations commodes, de bons lits, de bons sièges, un service exact et empressé, une table excellente. Oserai-je l'avouer? je ne me trouve pas indifférent à ces prosaïques douceurs. Après un mois de voyage en Espagne, elles nous sont devenues une nouveauté qui n'est pas sans quelque charme. Je commence à être las de la soupe au safran, des fritures à l'huile plus ou moins rance, et des pâtisseries à la cannelle. Il ne me déplaît pas, après m'être rassasié pendant quelques semaines d'originalité et de couleur locale, de retrouver sur ce petit coin de terre cette vieille civilisation qu'on dit corrompue, mais qui, décidément, a quelquefois du bon. J'avoue même que je suis charmé de me trouver à table non plus avec des Espagnols, mais avec des Anglais. Les Anglais ne sont pas toujours aimables, ils sont souvent roides et gour-

més ; et pourtant la vérité m'oblige à dire que tous ceux que j'ai rencontrés en voyage étaient des hommes distingués, et que j'ai toujours eu avec eux des relations très-agréables. Du moins sont-ils généralement bien élevés et polis avec les femmes ; or c'est là une qualité trop rare chez les Espagnols. Ainsi, à Club-House, c'est pour nous une surprise de ne plus voir les hommes garder à table leur chapeau sur la tête, et allumer leur cigare au dessert.

Devant les fenêtres de notre hôtel est un des principaux postes militaires de la ville. Il est occupé par un détachement de highlanders : ce sont des hommes superbes et qui ont la tournure la plus martiale, avec leur costume si pittoresque, les jambes nues, le plaid rayé, la cartouchière en peau de chèvre sur le ventre, et le grand bonnet à poil. On ne saurait voir de plus belles troupes, et je ne me lasse pas de les admirer quand ils viennent, la cornemuse en tête, relever le poste soir et matin. Ce qui est aussi original, mais plus drôle, c'est la retraite, battue tous les jours par les tambours de la garnison, et qui part aussi de ce poste central. Je n'ai jamais ouï pareille cacophonie : au-dessus du ronflement monotome du tambour, il y a un fifre qui fait rage ; le tout sur un rythme qui rappelle celui sur lequel nos bateleurs font danser les ours ou les chiens savants. Ajoutez à cela, de temps en temps, les éclats discordants de trompettes fausses à déchirer les oreilles. C'est une vraie musique de nègres.

Mais si les Anglais ne sont pas musiciens, ils s'entendent admirablement à faire pousser les arbres. Au



bout de la ville, du côté de la pointe d'Europe, dans un endroit où la pente de la montagne adoucie offrait des accidents de terrain, ils ont créé au bord de la mer un



jardin qui est une véritable merveille. La flore méridionale et africaine s'y déploie dans tout son luxe et son éclat. Sur les parties les plus déclives, sur les flancs rocailloux de la montagne, c'est une forêt de cactus, d'aloès, de cistes, de genêts odorants. Des haies de rosiers et de géraniums en fleur bordent les allées



sinueuses, ombragées de mimosas gigantesques, de poi-vriers, d'arbousiers et de pins en ombelle. A travers les épais massifs de verdure on aperçoit le port et la nappe moirée des eaux de la baie, et tout au fond ses collines bleuâtres : ce site est ravissant. Généralement, ce qui manque aux paysages des bords de la mer, même à ceux de la Méditerranée, c'est la verdure, ce sont les beaux arbres. Ici, tout est réuni; et la fraîcheur d'une admirable végétation fait avec ce ciel pur, avec cette mer bleue comme la mer de Naples, un ensemble d'un charme incomparable.

Le soir, la belle société de Gibraltar s'y réunit; les musiques des régiments anglais y jouent des airs d'opéra. On peut ne pas admirer beaucoup deux monuments élevés, au milieu du jardin, l'un à un gouverneur de Gibraltar dont j'ai oublié le nom, l'autre à lord Wellington, qu'une longue inscription latine met tout simplement au rang des plus grands héros de l'histoire et des bienfaiteurs du genre humain. Mais il faut rendre justice à tout le monde : si Gibraltar n'était pas aux Anglais, il est bien certain qu'à la place de ce délicieux jardin il n'y aurait qu'une grève aride, hérissée de roches et couverte de bruyères.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons visité la forteresse. Il y a une vingtaine d'années, on n'y pouvait entrer qu'avec une permission, qui ne s'accordait pas sans difficulté. Aujourd'hui, tout le monde y est admis : c'est l'affaire de quelques réaux pour le sous-officier qui vous accompagne.

La montagne, du côté de l'est qui regarde la Méditer-

